

qui est un parfait hidalgo, fort bien venu de tout le grand monde.

A la veille du jour de l'an, M. l'ambassadeur s'occupait de donner une fête. Il s'agissait d'un dîner de gala, d'un bal avec cotillon, d'un raout, n'importe. Tout à coup le fil électrique apprit à Son Excellence qu'une révolution venait d'éclater à Madrid. Ah! c'était un mouvement des plus bénins. On n'y signalait ni un coup de fusil ni une goutte de sang. Un général venait de restaurer la monarchie en cinq minutes avec la dextérité qu'un autre général avait mise, il y a deux ans, à proclamer la république. Le tout finissait par une grande illumination et des guitares. A cette nouvelle, M. l'ambassadeur laissa là sa fête pour aller à son bureau: il écrivit trois lignes. Ces trois lignes étaient sa démission.

Voilà un flegme héroïque, j'espère, un acte de sang-froid dont les Français ne seraient certainement pas capables.

J'ai cité tout à l'heure le nom de Martinez de la Rosa.

Ce digne homme aussi a été un excellent ambassadeur d'Espagne.

Un soir, à la cour des Tuileries, où il y avait réception, il montrait à la princesse Clémentine une noix de coco dont il avait fait un fort joli vide-poches rien qu'avec la lame de son canif. Louis-Philippe s'approcha et ne manqua pas de tomber en extase devant ce chef-d'œuvre de sculpture.

—Monsieur l'ambassadeur, dit le prince, où donc avez-vous appris à si bien travailler le bois?

—Sire, aux galères.

—Aux galères!

—Oui, sire, aux *presidios de Ceuta*. J'y ai passé les deux plus belles années de ma vie.

—Et qui donc vous y avait envoyé?

—Sire, votre neveu par alliance, le feu roi Ferdinand VII.

—Pour quelle raison?

—Parce que, dans l'*Espectador*, mon journal, j'avais dit au peuple de Madrid: «Peuple, prends ta guitare et joue l'*Hymne de Riego*».

—Et qui vous en a fait sortir?

—Le même monarque.

—Pour quel motif?

—Parce que j'ai fait un quatrain en l'honneur d'Isabelle, notre auguste reine d'aujourd'hui, que j'appelais déjà: «L'Espoir de la Liberté».

Cette histoire de Martinez de la Rosa se retrouverait, à peu de chose près, dans la vie de tous les Espagnols qui s'occupent de politique. Si la noble terre d'au-delà des monts est le pays du Cid, elle est aussi le sol qui a produit Gil Blas et Lazarille de Tormès. Il n'y a donc pas à s'étonner si, par là-bas, je devrais dire par là-haut, une forte pincée de fantaisie se mêle toujours aux plus grands drames de la vie sociale.

Il y a deux ans, vous le savez, l'Espagne avait pour roi un prince d'origine étrangère, un roi sorti de la maison de Savoie. Ce pauvre Amédée! Il avait beau donner à son nom une tournure castillane et se faire appeler don Amadeo; Dieu l'aimait peut-être, mais Madrid ne l'aimait pas. Quand il invitait un grand du pays à venir au palais, il se trouvait toujours que l'invité était malade. S'il paraissait au théâtre, la danseuse en réputation trouvait tout à coup moyen d'avoir une entorse. Aux courses de taureaux, le torero qu'on décorait du titre de *primera spada* montrait son bras en écharpe et disait: «C'est comme un fait exprès; je suis manchot pour tout aujourd'hui.» A la longue, le prince dut se résoudre à rejeter un calice si amer. Il déclara, un beau jour, donner sa démission, ainsi que le ferait chez nous un simple sous-préfet, et il retourna en Italie.

C'était agir tout à la fois en homme de cœur et en homme d'esprit.

A Paris, où l'ex-reine Isabelle résidait déjà, les amis de la dynastie vinrent et dirent que c'était le vrai moment pour faire un roi du jeune prince des Asturies. Il y eut un conseil. On y débattait naturellement le pour et le contre. Le général V... s'écria: «Que le prince se montre sur la Puerta del Sol, seulement entre deux personnes, et il sera acclamé.» C'était pour le mieux, mais il fallait franchir les Pyrénées. Or, les Carlistes, déjà redoutables et armés jusqu'aux dents, montaient la garde dans les provinces du Nord jusqu'aux portes de Barcelone. Un conseiller prudent dit: «Si le prince tombait entre les mains de Tristany, le cabecilla le ferait fusiller.»

—Fusillé, mon petit roi! s'écria l'ex-reine. Eh bien, cela n'est pas pressé! — Et, en s'adressant à la cantonade: —Comment! on ne peut donc plus coiffer une couronne sans risquer d'être mis à mort? Heureux les enfants du pauvre qui ne craignent que les loups! P. A.

MARINE ET NAVIGATION

Le répertoire officiel de la marine marchande, publié par le bureau *Veritas* pour 1875, porte le nombre total des navires à voiles à 56,289, représentant un tonnage de 14,523,630 tonneaux, et celui des navires à vapeur à 5,365, représentant un tonnage net de 3,471,079 tonneaux. Il existe, entre ces chiffres et ceux qui résultent des listes officielles de chaque pays, une grande différence qui s'explique par ce fait que le *Répertoire* ne mentionne que les «navires de mer.» Voici, au surplus, le relevé général par pavillons:

NAVIRES A VOILES :		
Pavillons.	Nombre de navires.	Tonneaux.
Anglais.....	20,538	5,383,763
Américain.....	7,869	2,181,659
Norvégien.....	4,464	1,139,138
Italien.....	4,343	1,227,816
Allemand.....	3,483	852,789
Français.....	3,280	734,326
Espagnol.....	2,674	509,767
Grec.....	2,063	406,937
Hollandais.....	1,418	385,301
Suédois.....	1,405	361,368
Russe.....	1,428	331,350
Autrichien.....	955	327,742
Danois.....	1,239	173,480
Portugais.....	410	92,808
Américains du Sud.....	219	84,761
Américains du Centre.....	138	46,580
Turc.....	277	43,360
Belge.....	54	17,158
Asiatiques.....	35	13,527
Ensemble.....	56,289	14,523,630

NAVIRES A VAPEUR :		
Pavillons	Nombre de navires	Tonneaux.
Anglais.....	3,002	3,015,773
Américain.....	613	768,724
Français.....	315	318,757
Allemand.....	220	268,828
Espagnol.....	212	155,417
Russe.....	144	111,072
Hollandais.....	107	93,723
Italien.....	110	91,011
Autrichien.....	81	83,039
Suédois.....	195	77,440
Norvégien.....	112	51,103
Américains du Sud.....	72	52,387
Belge.....	39	40,536
Danois.....	67	38,976
Turc et Egyptien.....	29	27,530
Portugais.....	23	18,452
Américains du Centre.....	9	5,332
Grec.....	9	5,829
Asiatiques.....	6	3,459
Ensemble.....	5,365	5,226,888

Dans l'ensemble la marine à voiles reste à peu près stationnaire depuis quelques années, pendant que la navigation à vapeur n'a cessé de s'accroître.

Les six vaisseaux dont les dimensions surpassent toutes les autres dans le monde, sont le *Great-Eastern*, 674 pieds de longueur, 77 de largeur; le *City of Peking*, jaugeant 6,000 tonnes, de 423 pieds de longueur, 48 de largeur; le *Liguria*, de 4,820 tonnes, 460 pieds de longueur, 45 de largeur; le *Britannic*, de la ligne «White Star», de 4,700 tonnes, 455 pieds de longueur, 45 de largeur; le *City of Richmond*, de 4,600 tonnes, 453 1-2 pieds de longueur, 43 de largeur; et le *Bithia*, de 4,500 tonnes, 425 pieds de longueur, 42 1-2 de largeur.

NOTES DE VOYAGES

LA HOLLANDE INTIME

I

... Ici on s'amuse une fois l'an; mais ça dure de quinze jours à trois semaines, et chaque jour, la fête commence avec l'aube pour finir avec la nuit. Une kermesse, c'est à la fois un carnaval, et une foire; cela se suit avec la ponctualité d'une cure, avec le cérémonial d'une sorte de neuvaine consacrée au plaisir.

Deux faits à observer: il y a le côté populaire, le plein vent; puis le camp, sinon aristocratique, au moins bourgeois, les amateurs, gros négociants, financiers. La fête foraine se réduit, somme toute, à peu de chose.

Dans certaines rues des faubourgs, une série de baraques ménageries rudimentaires, cirques forains, loges à phénomènes vivants, tirs; tout le matériel et le personnel d'une fête des environs de Paris. Il était curieux d'observer où allait la foule de préférence. Bien que l'on soit ici entre le pays flamand, grand tireur d'arc, et l'Allemagne, où les distractions prennent les proportions d'exercices et d'apprentissage militaires, les tirs sont peu fréquentés. On n'est point belliqueux ici, décidément, et l'on n'y aime pas la guerre, même comme distraction et assaisonnement aux joies de la paix. En revanche, de toutes parts, le flamboiement rougeâtre et le grésillement des fours à beignets de graisse. Autour, se pressent et reluisent d'éclat égal les visages fortement enluminés et les serre-têtes de cuivre des paysannes. Des bandes passent, hommes, femmes et enfants, se tenant par la main et chantant.

Et puis, c'est tout. Je m'étonne un peu: je m'attendais à plus de couleur et de relief.

—Allons au Wauxhall.

II

Le Wauxhall est un établissement tenant à la fois du Cercle, du Casino et du Bal public, où se trouvent réunis une salle de spectacle, une estrade de café chantant, un pavillon pour un orchestre, des salles de billard, cabinet de lecture, un restaurant et un jardin, un cirque, ou plutôt une cour plantée d'arbres en quinconce et de tables en massifs. On lui donne aussi le nom—plus national—de *Doëlen*. Les *Doëlen* étaient autrefois les lieux de réunion des sociétés d'arquebusiers, et le merveilleux tableau de Rembrandt, intitulé «*la Ronde de nuit*», n'est autre chose qu'une sortie d'abonnés du *Doëlen*.

Vous qui entrez dans cette enceinte, laissez toute espérance. En temps de Kermesse, c'est le Paradis du Dante: un engrenage de plaisirs qui ne vous lâche plus... qu'à l'aube, la tête lourde, les oreilles bourdonnantes, les yeux troubles, les jambes rompues, le palais émoussé, et l'estomac surtout, plus effondré, plus ruiné qu'une vallée des Alpes par où aurait croulé une avalanche.

En guise de digestif, on échange un: A ce soir!—Et le soir, ça recommence jusqu'à l'autre matin, dans les mêmes conditions et proportions.

Nous arrivons vers neuf heures. Toute la cour est remplie d'une foule qui est ou assise autour des tables et consommant, ou circulant et digérant, ou bien, comme nous, debout en attendant le moment et le moyen de consommer et de digérer. Très-peu de bruit. On fait de la musique: c'est le corps de musique de la garde civique qui occupe le pavillon. Uniforme sombre, avec la casquette bordée d'argent et une ganse blanche, nouée de biais autour du corps. Cela est bien quasi prussien; mais vu de dos seulement. Du

reste, musique allemande exécutée et écoutée à l'allemande. C'est que la régularité hollandaise confine de près à la discipline allemande. Des deux côtés, ce sont des peuples d'action et d'action mesurée, pratique, infatigable.

L'orchestre quitte le pavillon: le concert, ou du moins la première partie est finie. Au même instant, des voix éclatent à gauche, sous un vaste hangar, où je retrouve le personnel des cafés chantants. Un grand mouvement se fait dans la foule qui vient s'empiler à l'entour de l'estrade, et là, tout d'un coup, se fait très-bruyante et houleuse.

Une femme veut roucouler une romance sentimentale en hollandais. Un tapage formidable l'empêche de continuer. Ce qu'on veut, c'est une chanson française d'abord; puis une manière de gigue anglaise dansée par une femme et qui se termine gauchement par des velleités de cancan français. Alors, ce sont des trépiglements, et l'on ne cesse de demander la danse et la chanson. Tout le monde chante le refrain. Un voisin de table, homme de mine avenante, qui est là avec sa filette—seize ans tout à l'heure, fraîche et des yeux à la Greuze—me fait observer, avec un bon sourire hospitalier, que la France, comme je peux m'en assurer, n'a rien perdu de son prestige à l'étranger.

Diable! ne serions-nous plus qu'une nation de colportage et de colportage non estampillé?

Au bout d'une heure environ de ce divertissement, ces dames se retirent et le public s'engouffre dans un couloir assez étroit, qui mène à un escalier point trop large, lequel débouche dans une salle de spectacle. Cette bousculade m'a paru être du goût de tout le monde, comme faisant partie du programme.

Sur la scène, un monsieur en habit noir et une dame en robe décolletée, s'acharment après un duo d'opéra-comique français; c'est assez mal écouté. Par moment, le murmure des conversations couvre la voix grêle des chanteurs. Des frissonnements d'impatience courent dans la foule. Enfin, la toile se baisse, puis se relève sur le même décor. L'orchestre entame un quadrille.—Les voilà!—Tout le monde grimpe sur les banquettes, éclate en applaudissements: c'est un délire de curiosité et d'allégresse. Et je vis s'avancer les Clodoches du bal de l'Opéra, et se nouer les chœurs de notre danse nationale. Encore un hommage rendu au génie français. Salue, mon garçon!

Eh bien! ce Bobèche en conscrit de l'Empire, qui fait vis-à-vis à ce paillasse en gendarme français, devant un public d'étrangers, m'a fait venir presque les larmes aux yeux. Ah! moquons-nous du pioupiou de l'an VIII, de cet an qui commence à Marengo pour finir à Hohenlinden, et aussi du gendarme, ce héros du pont de Sévres, ce martyr de la rue Haxo; mais que ce soit entre nous, les contre-vents fermés. Hors frontière, cette pantomime exportée, c'est navrant, je vous jure. On acclame, on bisse, on rappelle. Il n'y a pas à dire: c'est le gros succès, le bouquet. Non, que la fête cesse après; loin de là. Aux Clodoches, succède la lanterne magique: il ne faut pas oublier que tous les âges sont représentés à cette solennité, et qu'on y vient aux bras de sa nourrice. La salle est tout d'un coup plongée dans l'obscurité.

De nouveau, le café-concert fait rage: mais il ne fait plus fu-eur. Non, ce n'est plus le même entrain; un nuage est sur tous ces fronts, un regret au fond de tous les cœurs. Et une charmante personne, qui est sur le point d'avaler une saucisse, se fait l'interprète de tous, en me disant: —Ah! à Paris, vous avez les Clodoches tout le temps!